

Ses yeux se sont dilatés, sa poitrine se soulève plus également; les idées riantes ont remplacé l'angoisse.

La forêt s'agite... Tous ses bruits lui sont connus... Il en distingue les voix, les murmures...

Les pins majestueux font retentir leur verdure touffue et foncée. Le sapin parle d'une voix lente et sonore. Le tremble, au feuillage éclatant, palpite aux coups de la brise. L'oiseau, le libre oiseau, chante; le ruisseau jase en coulant dans le ravin pierreux; et les pies, ces limiers des forêts, voltigent au-dessus de l'endroit où, caché par le bois, le prisonnier fuit.

Le souffle de la forêt paraît ranimer le malade. Il se relève sur sa couche en respirant longuement, ses yeux se rallument pour un instant d'une lueur d'intelligence. Cet homme, habitué à la fuite, a devant lui une porte ouverte. Un irrésistible instinct remue tout cet organisme malade, le délire disparaît ou plutôt s'absorbe dans cette seule idée: la porte ouverte.

Une minute plus tard, il est debout; la fièvre s'est concentrée dans le regard, qu'elle allume d'un feu effrayant.

Les chants, adoucis par l'espace, arrivent à l'oreille du malade. La face pâle du prisonnier s'éclaire, ses yeux se voilent, et un tableau longtemps caressé se dessine à son esprit.

Par une belle nuit, les pins murmurent en s'inclinant autour de la vieille église de son village, où les paysans se sont rassemblés... les feux brillent... le même chant s'y fait entendre... Il précipite le pas pour arriver à temps...

En ce moment, le geôlier est tout à sa prière dans le corridor de la chapelle, et le jeune conscrit, l'arme au bras, est à sa faction.

Devant lui s'étend un champ immense que la neige vient à peine de quitter; le vent bruissant dans les herbes sèches fait naître dans la tête du soldat une pensée calme, mais triste.

Il s'arrête, pose son fusil à terre, et, la tête entre ses mains, il demeure pensif. Dans son obtuse cervelle de paysan, il ne peut s'expliquer pourquoi il est là, près d'un mur, le fusil à la main, la veille d'une si grande fête.

Il y avait si peu de temps qu'il était son maître, propriétaire de son champ, libre de son travail...

Et à cette heure, une crainte inexplicable, indescriptible, inouïe l'opprimait, le poursuivait à chaque pas, le couchant sous la discipline sévère.

Cette rue déserte, le sifflement du vent dans les arbres dépouillés, l'ont doucement assoupi...

Comme l'autre, il voit son village, l'église étincelante, les sombres pins pliés sous les rafales du vent. La conscience du réel lui revient; ses yeux gris expriment l'étonnement, alors qu'est-ce? Le champ, le fusil, le mur, c'est la réalité; mais le bruit du vent le ramène au passé, et, appuyé sur son arme, il sommeille doucement.

Au-dessus du mur qui fait face au soldat surgit une forme... C'est la tête d'un homme... Le prisonnier observe l'étendue du champ et la ligne obscure de la forêt dans le lointain. Sa poitrine se soulève, allégée par le souffle frais de cette nuit de fête. Il descend en s'accrochant aux aspérités de la muraille...

Le son radieux des cloches réveille le silence

de la nuit. La porte de la chapelle s'est ouverte, la procession est déjà dans la cour, les chœurs ont quitté l'église. Le soldat frissonne, se redresse, ôte sa casquette pour faire le signe de la croix, et... reste anéanti, la main en l'air... Le prisonnier a atteint le sol et s'est jeté dans les buissons.

— Arrête, arrête! mon frère, mon cher frère! crie le soldat, au désespoir, en épaulant son fusil.

Il s'explique à présent sa peur instinctive... C'est de cette forme effrayante, de cette figure grise fuyante qu'il a eu peur.

La discipline, la responsabilité, pense le soldat, et il relève son fusil, il vise le fuyard; mais avant de presser la détente, il ferme les yeux d'un air lamentable.

Et le son des cloches, harmonieux et vibrant, tourbillonne de nouveau dans l'éther, en s'élevant au-dessus de la ville... et la cloche fêlée de la prison semble pleurer et gémir comme un oiseau blessé. Les premières paroles du cantique saint "Jésus est ressuscité", s'envolent au loin.

Un coup de fusil retentit de l'autre côté du mur; un gémissement se fait entendre... et tout se tait.

Seul, l'écho lointain répète tristement les dernières détonations de l'arme à feu.

Traduit du russe par L. DOMANSKA.

Guillaume II et le Phonographe

Quand nous entendons par le phonographe une cavatine qu'a chantée Caruso ou Tamagno, nous nous récrions sur la merveilleuse invention d'Edison, et nous nous disons que l'admirable appareil — si perfectionné sous le nom de graphophone et autres — nous vaut bien des heures charmantes, sans réfléchir assez que c'est demander trop peu du génial instrument que de lui faire chanter des romances, et qu'il serait peut-être moins agréable, mais plus intéressant, de lui faire "immortaliser" des voix de grands hommes.

Bien des personnes, sans doute, ont eu déjà cette idée, et vous avez plus d'une fois rêvé de cette chose extraordinaire: l'organe d'un Démosène, d'un Cicéron, d'un César, d'un Napoléon, conservé à jamais sur une plaque de métal! Vous imaginez sans peine quel régal ce serait d'entendre aujourd'hui, confortablement assis

très peu nombreux les grands hommes qui ont "parlé" devant un récepteur phonographique.

Lorsqu'on y songe, on se dit bien que les grands savants, les grands écrivains redoutent évidemment l'usage plus ou moins mercantile que l'on ferait de leur voix enregistrée, et qu'il leur plairait médiocrement de donner des auditions pour inq sous dans une boutique à phonographes. Mais comment n'a-t-on pas eu depuis longtemps l'idée si simple d'offrir aux hommes célèbres toutes les garanties qui leur épargneraient ces craintes ou ces scrupules parfaitement honorables?

Un Américain, le docteur Scripture, a eu l'idée de cette idée qu'il était si facile d'appliquer beaucoup plus tôt, et c'est ainsi qu'il vient de fonder, au collège d'Harvard, une sorte de musée des voix illustres, musée phonétique et historique à la fois, qui sera sans doute le premier de ce genre dans le monde entier.

Or, la première grande célébrité européenne à laquelle le docteur Scripture s'est adressé n'est autre que l'empereur Guillaume II. Le souverain ne s'est montré nullement scandalisé d'une telle requête, désirant seulement que l'organisateur du musée lui expliquât par écrit le but précis de son entreprise. Le docteur déclara donc, dans un mémoire envoyé en Allemagne, que le Musée d'Harvard serait fier de posséder la voix de Guillaume II comme il s'enorgueillissait d'avoir celle de Guillaume le Grand, et que seuls, les organes des personnes vraiment éminentes feraient partie de cette "galerie de gloire". Il était d'ailleurs sous-entendu que toute intention mercantile était écartée.

Comment résister à des ouvertures si loyales et surtout aussi flatteuses? Guillaume II se déclara prêt à se faire entendre par le collège d'Harvard, et, placé devant la cire enregistrante, il parla d'une voix claire, métallique. Il offrit même de redire les mots prononcés, et cette aimable proposition fut acceptée, comme bien l'on pense. L'idée du docteur Scripture parut d'ailleurs si ingénieuse à l'empereur qu'il exprima son intention de fonder à Berlin un musée semblable dans un avenir plus ou moins rapproché.

On songe présentement à ne conserver que les voix de dix Américains d'élite, et ce petit nombre indique bien que ce sera vraiment un grand honneur d'entrer au collège d'Harvard — par le phonographe.

Bien que l'on n'ait pas encore publié les noms des dix personnages choisis, il est présumable qu'un des premiers auxquels on demandera quelques paroles à haute et intelligible voix sera l'inventeur lui-même, le grand Edison, qui est évidemment à l'heure actuelle l'homme dont les Américains tirent le plus de vanité.

Bientôt, le Musée d'Harvard aura une succursale dans le Musée national de Washington — et nous verrons alors quel temps il nous faudra pour imiter ceux qu'aujourd'hui nous imitons presque toujours.

DÉJEUNER DE SOLEIL

Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.
Vers lui, dans le matin charmant,
Elle monte, vaporisée.

L'aurore fait le firmament
D'une teinte exquise et rosée,
Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.

Sur chaque brin d'herbe est posée
Une goutte arc-en-cielisée
De plus de feux qu'un diamant...
Et, comme il en est très gourmand,
Le ciel hume la rosée.

EDMOND ROSTAND
de l'Académie française.



dans un fauteuil, telle scène du "Bourgeois Gentilhomme" ou du "Malade imaginaire" jouée par Molière lui-même! Et cependant, ils sont